Comparer les récits

Extrait 1 de *Tenir sa langue* p 2 à 4 du livret // Extrait de *Faute d'Identité* de Michka Assayas p 6 à 8 du livret

	***Tenir sa langue* : début du roman**	***Faute d'identité*, Michka Assayas**
Les lieux : des administrations qui ne sont pas familières à la narratrice / au narrateur	Un lieu (le tribunal administratif de Bobigny) découvert par la narratrice	Un lieu (le pôle de la nationalité française) découvert par le narrateur
Des codes inconnus à la narratrice comme au narrateur	Sur le chemin du tribunal, la narratrice cherche 'comment s'adresser à un juge ?' (ligne 3-4)	Le narrateur se demande « quelle attitude et expression » adopter pour parler à la femme de l'accueil (lignes 39-40)
L'asymétrie des positions : être dominé.e, c'est être infantilisé.e	La narratrice se demande si les juges se comportent comme certains parents envers leurs enfants si on n'adopte pas la formule de politesse adéquate (lignes 7 à 10)	Lorsque le narrateur demande une information sur le délai d'attente pour obtenir son passeport, la fonctionnaire de l'accueil le regarde « avec cet air d'ignorance attendrie qu'a un parent quand un petit enfant lui pose une question naïve. » ((lignes 89 à 91)
Le pouvoir s'incarne dans les attitudes de ces fonctionnaires détenteurs de l'autorité	Tout dans l'attitude de la fonctionnaire de l'accueil traduit sa position dominante : « elle parle d'une « voix sonore, imposant un ton de jovialité brusque. » Elle s'empare d'un papier fourni par une femme, puis le refuse sans explication (lignes 34 à 36). Elle répond au narrateur avec brusquerie (ligne 59), cesse de l'écouter (ligne 58). Et il y a la fameuse expression lapidaire : « Quand on cherche, on trouve. » (ligne 76)	La juge « ne voit pas pourquoi un enfznt dont le prénom a été francisé peut vouloir reprendre son prénom de naissance » : elle est tranchante. Elle est aussi condescendante, c'est-à-dire qu'elle prend Polina de haut : « Vous le savez très bien ça, Madame » répété 3 fois (lignes 50 et 51)
L'absurdité des demandes formulées par l'administration	La fonctionnaire demande au narrateur un extrait de naissance de ses parents, le père étant né en 1911 à Constantinople et la mère en Hongrie.	La procureure « ne voit pas pourquoi on voudrait porter le prénom qu'on a reçu de ses parents plutôt que celui offert par la République ». C'est une absurdité d'un point de vue psychologique. Le lien affectif avec nos parents est bien sûr beaucoup plus fort que celui qui nous unit à une entité abstraite comme la République
Des Français traités comme des inférieurs parce qu'ils sont d'origine étrangère.	« Comment êtes-vous français, monsieur ? » (ligne 76) C'est une drôle de question, bien sûr et le narrateur se retient (il tient sa langue) de	Ce que pointe Polina Panassenko dans cet épisode, c'est aussi une hantise de la société française, celle du métissage : « Elle a peur que je

	répondre à la fonctionnaire : « comme vous ». C'est bien qu'il décèle dans cette question une forme de hiérarchisation. Par rapport à un français dit 'de souche', il faut éclairer sa filiation, justifier sa nationalité qui ne coule apparemment pas de source.	la féconde » (ligne 70). IL est question d'intégration, plus facile, selon la Procureure, si la narratrice garde son prénom francisé. Comme si pour quelqu'un d'origine étrangère, l'intégration supposait la négation de son identité. Et on peut même lire une sourde menace dans la question posée à la narratrice lignes 78-79 : « Pensez-vous que c'est dans votre intérêt d'avoir un prénom russe dans la société française ? »